

# *La gauche, le « pilier » non marchand et le capitalisme*

---

Crier au loup en accusant le capitalisme de tous les maux et lui opposer le secteur non marchand que l'on pare de toutes les vertus revient à nier nos propres incohérences : la consommation nous convient au fond très bien. Pris ensemble, marché et non-marchand résolvent la question du collectif, s'enchevêtrant pour forger notre culture.

---

PAR PIERRE ANSAV

*« La véritable crise n'est pas celle du capitalisme, mais celle de la critique du capitalisme. » (C. Boltanski et E. Chiapello.)*

Prétendre que le capitalisme est hors de nous, en faire le bouc émissaire de nos malheurs et des injustices partout dans le monde, c'est oublier, voire « forclore » que le capitalisme est d'abord une discipline consentie qui nous habite et va si bien au désir, un faisceau articulé de procédures de savoir, disciplinarisations et esthétisations des corps, création d'institutions, mise en scène de représentations modèles et variété des consommations, bref à la fois des pédagogies, des discours et des pratiques techniques et scientifiques.

Il convient, contre les pensées abusivement binaires qui jouent la culture contre le capital, de penser que le capitalisme est aussi une culture globale. Les revendications victorieuses de la gauche ne cessent de créer et de relancer les marchés institués par les hommes, par notre participation active à la consommation, à la production et à la régulation de leur fonctionnement. S'opposer rituellement, démoniser « la société de marché », prédire périodiquement, comme les Cassandres du *Monde diplomatique*, l'effondrement des grands marchands méchants permet de faire l'impasse sur ses propres incohérences. En effet, la revendication fondatrice consiste à réclamer davantage de bienfaits produits et distribués par la « société marchande »

## CAPITALISME–NON-MARCHAND

qu'on feint abusivement et perversement de considérer hors de nous comme notre adversaire principal. Enfin, chanter les louanges du secteur « non marchand » dissimule les disciplines, souvent féroces, les dressages et les lavages des cerveaux et des corps qui s'y pratiquent quotidiennement.

**LE PILIER A TOUJOURS TOUT BON**

Bon nombre d'analystes — entre autres, P. Reman et É. Michel —, proches de la démocratie chrétienne et du M.O.C., tentent de légitimer le pilier chrétien en tant qu'il constituerait un rempart historique irremplaçable et indispensable pour endiguer les séductions des démons marchands et limiter le capitalisme. Le binôme qu'ils nous proposent, c'est « la culture contre le capitalisme ». Cette démonstration est solidement étayée, notamment par rapport aux possibles et réelles tentatives de privatisation de l'enseignement. À les suivre, les marchés sont des puissances extérieures incultes, des fatalités envahissantes qui viennent faire intrusion, coloniser des espaces non marchands, séduire et ensorceler nos consciences pures qui, sans ces viols répétés, ne feraient jamais les soldes ni les salons de l'auto.

Certains prétendent donc qu'il convient de bétonner et consolider le(s) pilier(s) et « la société civile organisée » pour résister au capitalisme. C'est là, à mon sens, un modèle inapproprié conçu par Polanyi. À suivre ses leçons, les marchés traditionnels et prémodernes seraient enchâssés dans une gangue culturelle qui les surveille et les recode. Par une sorte de retournement déployé dans l'histoire, la société contemporaine enclencherait un mouvement inverse d'involution : les marchés viendraient à leur tour enchâsser la culture par la domestication des désirs et leur manipulation.

**LES MARCHÉS NE SORTENT PAS DU RIEN**

Posons que les marchés n'existent pas en soi, qu'ils sont créés par les hommes, et le sens, la valeur qu'on leur donne sont des créations humaines, trop humaines. D'une part, il y a les dénonciations rituelles et dogmatiques, et d'autre part, les approbations pratiques, personnelles et collectives dans les supermarchés en fin de semaine, soldes ou pas. « Mort au spectacle capitaliste, mais vive le Sporting! » « Mort au luxe mais vive le Grand Prix de Belgique! » Il semble bien difficile de séparer la culture prétendument non marchande des pratiques marchandes : le capitalisme est à la fois un processus d'échanges qui se montre dans les marchés, mais c'est aussi une culture des marchés, une certaine manière d'instituer des relations entre les personnes à travers la forme culturelle des échanges marchands, jouissance de la consommation destructrice, prévision du comportement d'autrui, capacité de gouvernance grâce à la monnaie, manière de casser, pour qui le veut, les liens incessants de don et de contre-don qui obligent autant le donneur et le receveur de dons, mais, inversement, manière aussi de fidéliser et de manifester sa confiance à des prestataires de services.

La monnaie dont usent les praticiens des marchés, autant les vendeurs que les acheteurs, permet ce concassage impitoyable des formes sociales tradi-

## CAPITALISME-NON-MARCHAND

tionnelles héritées, car payer, c'est s'affranchir des liens, s'acquitter d'un équivalent monétaire à la prestation ou au bien aliéné par le donateur. Il est vain de nier que les transactions marchandes tissées dans la vie quotidienne constituent une dose d'enivrante liberté, d'affranchissement urbain, de sortie pratique hors des tutelles. Chaque ménage est « patrimonialisé » par l'épargne, les vertus de la propriété foncière s'étendent à toutes les classes de la société et les piliers sont des supporteurs actifs des assurances soins complémentaires, des second et troisième piliers des pensions (Palsterman). Chaque noyau familial, ou ce qu'il en reste, disposera bientôt de son conseiller en placements. Calcul ici, calcul là-bas, ça calcule partout et tout le temps.

**CRITIQUER LE MODÈLE DE POLANYI**

Où réside le nœud de la critique adressée à Polanyi? Sans doute que l'auteur a tort de considérer le capitalisme comme un processus neutre d'un point de vue culturel, de le thématiser comme un processus technico-barbare, susceptible de pervertir les toujours bonnes cultures environnantes. Renforcer les capacités de résistance de la toujours bonne culture permettrait en retour de dresser des cordons sanitaires autour de ces virus du tout à l'économie. En suivant cette manière de penser, il n'existerait pas quelque chose comme une éducation capitaliste, une culture capitaliste, seulement des superstructures idéologiques dévoyées aux ordres des rhétoriciens publicitaires qui légitiment l'infrastructure de l'économie capitaliste.

Au contraire, et c'est là l'apport décisif de penseurs comme Callon et Latour, il faut tenter de penser que nous sommes autant formatés par le capitalisme que par ses alternatives non marchandes, circuits de dons et de contredons, réseaux de coopératives, organisations pilarisées championnes en calculs de subventions. Qu'il s'agisse de la tribu indienne, de la Maison de la citoyenneté de Trifouillis-les-Oies ou du cercle de qualité organisé par les nouveaux managers, ce sont toujours des cultures qui éduquent nos corps, qui « formatent » nos manières de calculer et de ne pas calculer nos échanges et nos dons.

La discipline économique joue sans doute, dans cette perspective, un rôle régulateur. Elle est au premier rang pour former des agents calculateurs, autant dans les programmes de la Fopes où elle constitue un sésame indispensable à l'examen d'entrée que dans les officines des multinationales. Elle mobilise des agents et leur apprend à calculer ici et à ne pas calculer là-bas. L'économie, c'est d'abord une discipline, au sens médiéval du terme, pratiques de dressage au calcul ici et interdictions de calculer là. Les agents seront équipés pour le calcul par diverses institutions et programmes, avec le concours de diverses machines, au sein de différents réseaux, mais ça calcule partout, autant dans les A.S.B.L., les O.N.G., les foyers et les cercles les plus restreints des grands consortiums bancaires.

## DE L'ÉDUCATION PERMANENTE À L'ÉCONOMIE PERMANENTE

Les économistes ont prévu le bord de leurs disciplines, les externalités, à savoir les éléments dont ils décident de ne pas « tenir compte » à partir de leurs choix et habitudes culturels. Leur effort consiste à étendre leur empire pour calculer davantage, pour coloniser ce qui déborde de leurs pratiques, pour étendre la sphère des réalités calculables. D'une certaine manière, la critique du capitalisme consiste à montrer du doigt diverses externalités : « Ah! vous n'avez pas pris en compte, s'imagine le critique généreux et naïf, les pollutions de la rivière. » Cette externalité-là va être absorbée par le boa calculator, la grosse machine à calculer, elle va être digérée et donner naissance à de nouvelles pratiques marchandes basées sur des processus industriels de dépollution. Comme s'il s'agissait d'une course épuisante où, comme Lyotard l'affirmait en son temps, « il faut toujours courir plus vite que le Capital ».

Les agents individuels calculateurs et maximisateurs de profit qui dirigent bon nombre de nos entreprises ont été éduqués, cultivés pour ça, ils sentent les désirs des citoyens payeurs et des autres, ils collent au désir des masses, sans doute avec plus de succès que les anciens militants du parti maoïste. Derrière le fait que des agents calculent dans une transaction donnée pour arriver à un prix d'équilibre, il faut repérer l'immense travail de formatage qui a permis de les équiper, de les discipliner, de les former pour en arriver là, pour leur permettre d'être performants dans ces transactions-là. Et ce travail de formatage, partagé, autant par les économistes non marchands que par leurs collègues monétaristes, c'est une culture, une manière de donner sens au monde.

Il y a une culture, un immense effort culturel qui va décider ce qui sera calculé et ce qui ne sera pas calculé. Et en quelque sorte, si notre société est une société combinant les calculs marchands et non marchands, les individus ne sont pas pour autant des calculateurs conscients, de la même manière que les pères et les fils qui se disputent et/ou se font des cadeaux ne sont pas en train d'effectuer des actes de dons et de contre-dons conscients. Il y a un ensemble de performances collectives, une scène générale qui forme ce qui sera calculé dans un processus qui dépasse les compétences individuelles des agents, de la même manière qu'il y a une culture qui prescrit ce qui sera donné et reçu selon quelles modalités.

### CALCULE PAR ICI, NE CALCULE PAS PAR LÀ

Opposer la culture non marchande à l'économie marchande, c'est faire l'impasse sur les pratiques de formatage des consciences qui président autant dans l'une et l'autre version de la distribution et de la consommation des biens.

Dans les travaux de formatage des agents non marchands et dans la mise en place des processus de dressage et de conditionnement dans lesquels ils sont pris règne un impératif général : « Tu ne calculeras pas et laisse calcu-

ler les grands à ta place! » mais en réalité, il s'agit plutôt de dire : « Il est interdit de calculer ici maintenant sur ceci, mais nous calculerons pour toi demain sur cela ».

Ainsi, dans le régime « non marchand » des dons et des contre-dons, ce qui est essentiel, c'est l'interdiction de calculer pour en arriver à être quitte, car la chaîne des dons et des contre-dons vise à ne jamais éteindre les dettes. Il faut toujours être en reste, ne jamais clore la transaction. Il faut donc, à tout le moins, s'interdire de calculer des montants « à ciel ouvert », il faut accepter de rester toujours à la dette pour pouvoir les apurer, s'interdire de calculer à l'intérieur du processus d'échange et donner des gages de sa servilité aux injonctions « non marchandes » venues du haut. C'est dire que cette culture « non marchande » fabrique du faux désintéressement, car la petite association est toujours mise à la dette, il faudra toujours payer, aller à tous les meetings, à tous les vœux de Nouvel An, serrer toutes les mains, accepter le cigare mais reverser des plus-values et mettre des A.C.S. à disposition du secrétariat central. Pensons aussi à ces hommes politiques qui fabriquent des dépendants avec leurs obligés. Ce travail de formatage médiéval consiste d'abord à les priver d'un accès direct au succès et à des ressources électorales puis à les positionner à des places enviables auxquelles leur défaite électorale organisée à l'avance leur interdisait de prétendre. Les reconnaissances sont alors « éternelles » comme si les meilleures fidélités se soudaient davantage dans la communion des tutelles que dans la communauté des Saints.

Dans le marché, il faut au contraire calculer pour en être quitte, et toutes les autres associations qui ne seront pas prises en compte dans le calcul seront « externalisées ». Il en va ainsi des attachements non marchands, car le portefeuille a du cœur, et les liens de confiance qui se nouent ne doivent pas être calculés mais reportés au-dehors. Ce qui n'est pas calculable ne sera pas pris en compte au sein du processus rationnel d'accumulation et de production, même si l'analyste sait que ce dehors est efficace pour le développement des affaires.

## **CULTURES MARCHANDES ET CULTURES NON MARCHANDES**

Il y a une culture des dons comme il y a une culture des échanges marchands. Toutes les deux sont mises en place par des processus « civilisateurs » autant violents que paisibles. Fini donc le bon non-marchand anticapitaliste et le mauvais capitaliste calculateur, finies toutes ces duperies manichéennes où l'on ne cesse de faire un lifting moral en dénonçant les forfaitures du voisin.

Callon et Latour donnent des exemples de transactions qui pourront être conclues dans le régime du don ou dans le régime du calcul marchand, selon les rapports de force en présence. À une commerçante qui lui propose de payer son fromage, la vieille dame corse s'indigne et fait remarquer qu'elle est la marraine de sa fille. Elle fait donc proliférer une relation de parenté pour proposer un échange alternatif, celui du don dans la parenté à

## CAPITALISME-NON-MARCHAND

opposer à la proposition d'échange marchand qu'elle juge offensante. Le formatage capitaliste veut raréfier la dynamique relationnelle et la résumer à un échange marchand; le formatage du don veut introduire le rapport de parenté, pour qu'il déborde en quelque sorte la dimension marchande. Notons que dans les deux cas il faut payer, soit en monnaie, soit de sa personne, et celui qui paiera s'exécutera en fonction d'un rapport de forces. Sans doute que bon nombre de transactions relèvent d'une polarité en tension, avec une dimension de calcul et une dimension de don. On est l'obligé dans les deux cas, mais pas de la même manière, cependant il y a toujours des petits dépendants et des privilégiés non dépendants dans les deux cas de figure.

Dès lors, comment procède le capitalisme? Sans doute en élaborant des régimes souples, changeants, déplacés, entre ce qui est commensurable et incommensurable, entre ce qui est comparable et incomparable, entre ce qui est calculable et ce qui sera décrété incalculable comme « ce tableau qui n'a pas de prix » aujourd'hui mais qui vaut autant de millions de dollars lors de la prochaine humeur de son possesseur. Il faut que le capitalisme décide de ne pas prendre en compte, de ne pas calculer certains éléments, qu'il les forclose, en quelque sorte, ou au contraire qu'il décide de les prendre en compte pour que le profit se constitue, que les dettes et les gains soient calculables, que les transactions puissent être contractualisées, localisées, datées, mises en échéances. Le capitalisme ne peut marcher que s'il produit de l'incommensurabilité à côté de ses pratiques de calcul : « Votre amitié m'est plus précieuse, elle vaut plus encore qu'une réduction de 2 % sur mes marges bénéficiaires » ou encore « le fait que nous soyons parents n'entre pas en compte, les affaires sont les affaires! », et toutes ces opérations sont des démarches culturelles qui s'alimentent à un réservoir de pratiques validées par nos pairs et transmises par nos pères.

### **BROUILLER LES PISTES, REMETTRE LES COMPTEURS À ZÉRO**

Puis les lignes de partage se brouillent et la tactique pourra changer. Avec les parents éloignés, que l'on n'a plus envie de voir, on débouche sur du marchand : « Arrange-toi pour clôturer tes comptes avec eux, on ne les verra jamais. » En revanche, les capitalistes qui se voient fréquemment introduisent des relations de confiance et de loyauté, avec des comportements de type « fais en sorte que nous ne soyons jamais quittes, on a intérêt à se revoir pour faire encore de bonnes affaires ». Je pense que les Rotary sont des organisations de ce type-là et que des conventions et des fidélités se forgent entre la poire et le cognac ou sur le terrain de golf après le onzième trou.

Quand un couple se dissout et que vient le divorce, on remet les compteurs du ménage à zéro. On veut clôturer les comptes, « finir » les échanges alors qu'au début des effervescences on vivait sous le mode du communisme primitif, on ne calculait pas, ou plutôt, on ne savait pas qu'on calculait, et la générosité folle des dons de Robert obligeait inconsciemment Ginette. Puis

le ménage commence à marcher sur une fesse, les récriminations abondent et Robert est sommé de régler les factures de gaz pour égaliser les contributions de chacun à la bonne économie du ménage. Comme si les deux membres du couple avaient été formatés selon les pratiques de dons et de contre-dons quand ils enclenchent leur relation et par le cours de gestion commerciale pour y mettre fin!

## MOBILITÉS ET ENTITÉS

Même les anticapitalistes les plus sincères croient aux sirènes de la doctrine capitaliste qui nous dit : « Nous avons libéré les échanges des tyrannies incessantes des dons et des contre-dons », ils se mettent à rêver d'un libéralisme de gauche où tout le monde serait libre à la sortie du supermarché. En réalité, le capitalisme dissimule que des parentés se sont déplacées, que des nouvelles cliques se forment ailleurs. Si le capitalisme, dans le proche, transforme nos proches en consommateurs et vendeurs anonymes, il feint d'oublier qu'il crée des fratries au loin, avec des relations de confiance instaurées avec des lointains. Double opération, donc, du capitalisme : transformer les proches en étrangers de qui on est quitte et les lointains en proches dont on ne sera jamais quitte. Déterritorialiser ici et reterritorialiser là-bas. « [...] Une mise en forme des humains par des processus distants par rapport à l'action des individus, en amont des relations interhumaines, par le biais d'objets techniques ou de procédures standardisées ou objectivées par des règlements [...] des chaînes tissées, construites par des médiations plutôt que par des relations sociales directes », le passage des « sociétés » aux « entités » si bien analysé par Dassetto.

Le capitalisme cache qu'il crée et recrée des territoires de collusion, de cliques, et des ententes là-bas. Le concept central à viser ici est celui de déplacement. Le capitalisme a recréé des territoires et des fratries. Il travaille dans une dynamique de complémentaires, la démocratie ici et la tyrannie là-bas, vastes opérations de démarchandisations ici et de calcul esclavagiste là-bas, sponsoring ici et surexploitation là-bas, de l'autogestion concédée ici et le fouet là-bas. Le capitalisme, précise Boltanski, peut jouer, comme après 68, Cohn-Bendit contre Marchais puis jouer le second contre le premier dix ans plus tard<sup>1</sup>.

Comment le capitalisme peut-il surfer sur ces dynamiques? Prenons l'internet, une gigantesque opération de délocalisation, de détemporalisation, de déshistoricisation, mais aussi fantastique champ de possibles libérateurs. Rupture des localités, des attachements et des ancrages : je peux vendre une voiture à mon voisin sans le considérer autrement que par les sésames que sa carte de banque me donnera pour le télépaiement, mais je peux contrac-

<sup>1</sup> Marchais critique le capitalisme pour son égoïsme et la destruction des pratiques collectives et Cohn-Bendit, à la suite de Marcuse, pour la production unidimensionnelle de la société de masse, l'un critique le capitalisme pour son individualisme, l'autre pour son conformisme de masse, critiques peu compatibles, critique sociale de masse pour l'un, critique « artiste » pour l'autre.

le ménage commence à marcher sur une fesse, les récriminations abondent et Robert est sommé de régler les factures de gaz pour égaliser les contributions de chacun à la bonne économie du ménage. Comme si les deux membres du couple avaient été formatés selon les pratiques de dons et de contre-dons quand ils enclenchent leur relation et par le cours de gestion commerciale pour y mettre fin!

## MOBILITÉS ET ENTITÉS

Même les anticapitalistes les plus sincères croient aux sirènes de la doctrine capitaliste qui nous dit : « Nous avons libéré les échanges des tyrannies incessantes des dons et des contre-dons », ils se mettent à rêver d'un libéralisme de gauche où tout le monde serait libre à la sortie du supermarché. En réalité, le capitalisme dissimule que des parentés se sont déplacées, que des nouvelles cliques se forment ailleurs. Si le capitalisme, dans le proche, transforme nos proches en consommateurs et vendeurs anonymes, il feint d'oublier qu'il crée des fratries au loin, avec des relations de confiance instaurées avec des lointains. Double opération, donc, du capitalisme : transformer les proches en étrangers de qui on est quitte et les lointains en proches dont on ne sera jamais quitte. Déterritorialiser ici et reterritorialiser là-bas. « [...] Une mise en forme des humains par des processus distants par rapport à l'action des individus, en amont des relations interhumaines, par le biais d'objets techniques ou de procédures standardisées ou objectivées par des règlements [...] des chaînes tissées, construites par des médiations plutôt que par des relations sociales directes », le passage des « sociétés » aux « entités » si bien analysé par Dassetto.

Le capitalisme cache qu'il crée et recrée des territoires de collusion, de cliques, et des ententes là-bas. Le concept central à viser ici est celui de déplacement. Le capitalisme a recréé des territoires et des fratries. Il travaille dans une dynamique de complémentaires, la démocratie ici et la tyrannie là-bas, vastes opérations de démarchandisations ici et de calcul esclavagiste là-bas, sponsoring ici et surexploitation là-bas, de l'autogestion concédée ici et le fouet là-bas. Le capitalisme, précise Boltanski, peut jouer, comme après 68, Cohn-Bendit contre Marchais puis jouer le second contre le premier dix ans plus tard<sup>1</sup>.

Comment le capitalisme peut-il surfer sur ces dynamiques? Prenons l'internet, une gigantesque opération de délocalisation, de détemporalisation, de déshistoricisation, mais aussi fantastique champ de possibles libérateurs. Rupture des localités, des attachements et des ancrages : je peux vendre une voiture à mon voisin sans le considérer autrement que par les sésames que sa carte de banque me donnera pour le télépaiement, mais je peux contrac-

<sup>1</sup> Marchais critique le capitalisme pour son égoïsme et la destruction des pratiques collectives et Cohn-Bendit, à la suite de Marcuse, pour la production unidimensionnelle de la société de masse, l'un critique le capitalisme pour son individualisme, l'autre pour son conformisme de masse, critiques peu compatibles, critique sociale de masse pour l'un, critique « artiste » pour l'autre.

## CAPITALISME–NON-MARCHAND

ter des liens de confiance avec des investisseurs japonais avec qui je me mettrai en réseau, ainsi naîtra, par-delà les océans, une dynamique de relations amicales pleines d'opportunités. Le capitalisme permet, dans son couplage avec la technologie, la dislocation des cadres temporels et spatiaux hérités et le remodelage selon ses impératifs tactiques du moment. Il en va de même pour ceux qui le contestent, car dans ses déplacements, il ouvre des chemins possibles pour ses adversaires ou plutôt ses (l)imitateurs intelligents.

Ne pas croire, ne pas céder aux fascinations des marxistes selon lesquels « le capitalisme envahit tout », ne pas céder à « la vénération des infrastructures » (Bruckner). Au contraire, le capitalisme n'a de cesse que de produire ses externalités, que de produire son complément spirituel et contestataire dont il ne cesse de se nourrir pour mieux s'adapter à ses propres métamorphoses. Il ne sait pas fonctionner s'il n'élabore pas des méthodes de décisions, voire des forçages politiques, pour nous dire : « Ça, je refuse de le prendre en compte », mais pour fonctionner, il a besoin de son dehors qu'il tolère, voire, dans certains cas, qu'il encourage. La société civile organisée le critique en le copiant et en le désirant, elle veut jouir de ses fruits en calculant là-bas et en feignant de ne pas calculer ici. Elle a besoin de son bon petit mauvais complémentaire capitaliste pour se justifier d'exister. Le capitalisme ne peut pas davantage fonctionner sans être en phase et en couple avec son complémentaire non marchand. *In fine*, cela signifie que le capitalisme est invivable s'il n'existe pas à côté de lui un vaste secteur « non marchand » qui lui sert de meccano d'adaptation et d'instance régulatrice<sup>2</sup>; « consternation du "révolutionnaire" : il se croyait le fossoyeur de la bourgeoisie, il s'en retrouve le fourrier » (Bruckner).

## SORTIR DE LA RÉSERVE

Le monde social n'est pas la réserve d'Indiens adossée au monde de l'économie de marché, mais une autre manière d'être consistant avec autrui. Dans le monde non marchand, il est prescrit qu'il ne faut pas calculer ici maintenant. « Demander des comptes, dira le chef non patron non marchand, c'est se comporter comme les patrons. » L'impératif, c'est donc : « Donne-toi sans compter pour la cause, ne calcule pas tes dons quand il s'agit d'instaurer la justice mondiale ! » Mais ce qui n'est pas calculé ici par la base permet de calculer les rapports de force au sommet. L'économie sociale où l'idéal serait de ne pas compter ses heures vise à calculer les diminutions possibles du chômage ; les dons matériels et les heures données à l'organisation en prestations de service de toute sorte permettent de créer un « rapport de force » là-bas. « Ne calculez pas le nombre d'heures de pêche à la ligne que vous perdez en venant à la manifestation du dimanche, mais nous calculerons le nombre des manifestants pour le journal télévisé du soir. »

<sup>2</sup> L'analyse de Boltanski et Chiapello démonte, avec une virtuosité inégalée, les capacités de récupération infinies qui, selon eux, expliquent la bonne santé du capitalisme. En quelque sorte, il évolue, et sa vigueur tient à sa capacité de « tenir compte » et de digérer les critiques qui lui sont adressées.

## QUE LE MARCHÉ CALCULE SES DEHORS ET LE NON-MARCHAND SES DEDANS

Le monde non marchand doit arriver à une meilleure compréhension et connaissance de lui-même, à une lucidité accrue sur les manières de ne pas calculer ici et de calculer là-bas. En un sens, il est bien plus faux cul que son complémentaire marchand. C'est une spécialité bien catholique de faire payer les sacrifices à la personne aimée, de présenter l'addition à celui qu'on avait invité. Par contre, regarder les marchés « droit dans les yeux » nous contraindrait à remettre en question nos routines et à contester certaines « rentes » de situation. Il faut accepter d'être adossé aux froideurs cyniques des marchés et s'interroger sur les opiniâtretés et les succès qu'ils ne cessent d'engranger. Le miroir qu'ils pourraient nous tendre pourrait servir de meilleur analyseur que les sirops béatifiants de l'éducation permanente, car reconnaissons-le, pour construire les bases sociales de l'estime de soi, il faut « aller au marché », obtenir des tickets d'entrée pour les grandes surfaces. La citoyenneté tant vantée, pour qu'elle puisse s'exercer pratiquement, postule que l'on s'affranchisse au moins un moment des tutelles, et il convient, à l'intérieur de la sphère non marchande, de calculer son cout<sup>3</sup>.

La vertu des marchés, c'est faciliter l'expression et la satisfactions d'intérêts divergents, multiplier les transactions en permettant aux parties d'être quittes. La vertu du don, c'est de fabriquer la trame du lien social, en fabriquant et formatant des attachements, en redonnant vigueur et extensions aux liens et aux associations. Dans la sphère marchande, on calcule au dedans et on refuse de calculer les dégâts et les effets pervers produits sur les dehors. Dans la sphère non marchande, on refuse de calculer le dedans et l'on calcule sur le dehors, dans les visées stratégiques de l'action politique qui y prend sa source. Les deux pris ensemble résolvent la question du collectif : d'un côté, le froid et l'efficace; de l'autre, le chaud et le lien. D'un côté, être quitte de toute obligation; de l'autre, faire proliférer les liens. Il faut pouvoir jouer d'un registre sur l'autre et passer de l'un à l'autre, mais aussi les mettre en miroir, opérer la critique de l'un par l'autre, reconnaître que les deux dimensions nous habitent et que nous ne pouvons pas vivre dignement sans leur enchevêtrement.

La question qu'il faut reposer sans cesse, la réponse qu'il faut formuler est « qui singe qui et quoi chez l'autre? ». La « révolution culturelle » à laquelle nous devrions procéder exigera des « révisions de vie et de vue » radicales. Critiquer le capitalisme, c'est lui mettre le nez sur ses « non-calculs », sur les immenses dégâts qu'il provoque sur les bords de ses innovations transgressives. Mais à quand l'opération symétrique en retour? Quand aurons-nous le courage d'accueillir et d'inviter le calculateur froid pour débusquer nos incroyables gaspillages, nos inefficacités chroniques, les directives bureaucratiques et centralisatrices qui paralysent les initiatives? Quand

<sup>3</sup> Par exemple, en heures de garde d'enfants, en trajets, en heures dépensées en pratique militante, en stages d'initiation à l'assertivité qu'il faudrait dispenser aux militants de base pour qu'ils puissent participer, à paroles égales, aux réunions stratégiques.

## CAPITALISME–NON-MARCHAND

refuserons-nous de consommer les rossignols imposés par le comité central? Quand laisserons-nous les analystes déloger les rentes de situation des nababs dissimulées par les gestes humbles et persistants des générosités à la base?

*Pierre Ansay*

Cette réflexion emprunte ses fondements à M. Mauss, « Essai sur le don », dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F., 1980; B. Callon et B. Latour, « Tu ne calculeras pas! ou comment symétriser le Don et le Capital » dans *La Revue du Mauss*, semestrielle, n° 9, 1997; B. Latour, *Politiques de la nature*, Paris, La Découverte, 1999; C. Boltanski et E. Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2000.

**Bibliographie**

Bruckner P., « Y a-t-il une alternative au capitalisme? », *Esprit*, janvier 2001, p. 18 et suiv.

Dassetto F., *L'endroit et l'envers*, Bruxelles, Labor, 1999, p. 42-43.

Palsterman P., « Assurance hospitalisation. La solidarité selon les mutualités chrétiennes », *La Revue nouvelle*, novembre 2000, p. 30 et suiv.

Polanyi K., *La grande transformation*, Paris, Gallimard, 1983.

Reman P., « La société civile organisée », *La Revue nouvelle*, février 2001.

Michel É., « Dix thèses pour le débat interne », *La Revue nouvelle*, octobre 2000.